

Se sentir étranger. La discrimination racontée par les travailleurs italiens immigrés de l'aciérie Monteforno

Mattia Pelli, Université de Lausanne

Introduction

Dans son volume *Biografia di una città*, qui est désormais devenu un classique de l'histoire orale, Alessandro Portelli décrit le développement de Terni et de son aciérie par la narration de ses ouvriers. Dans l'introduction à son ouvrage l'auteur explique, en guise de manifeste méthodologique que

« *Ce qui suit n'est pas tant la reconstruction d'un siècle et demi d'histoire d'une ville, mais plutôt une recherche sur la relation des gens avec cette histoire.* »¹

Dans cet article, l'indication d'Alessandro Portelli a été utilisée pour retracer, grâce au recours aux sources orales, la façon dont une communauté d'ouvriers, celle de l'aciérie Monteforno de Bodio composée d'une majorité de travailleurs italiens², à vécu et interprété sa propre expérience migratoire en Suisse³. C'est un salutaire renversement de perspectives qui peut être obtenu par le recours en histoire aux témoignages des protagonistes des faits étudiés: non seulement on choisit de donner la parole à ceux et à celles qui ne l'ont jamais eue, mais on opère un pari méthodologique, selon lequel les témoignages et les récits de vie peuvent donner une contribution essentielle à l'étude de certains phénomènes, en ce cas à l'étude des migrations.

Comme le soulignait Paul Thompson en 1988 dans son ouvrage *Oral History* l'histoire des groupes d'immigrés a été étudiée principalement *par l'extérieur*, souvent comme un

¹ Alessandro Portelli, *Biografia di una città*, Turin: Einaudi, 1985, p. 18 : « [...] quello che segue non è tanto la ricostruzione di un secolo e mezzo di storia di una città attraverso la nascita, il fulgore e la crisi della civiltà industriale, quanto una ricerca sul rapporto della gente con questa storia. »

² Dans le cas de Monteforno le genre masculin s'impose car il n'y avait pas de femmes entre les ouvriers de l'aciérie.

³ Voir également Mattia Pelli, *Il caso Monteforno: una storia corale tra integrazione e conflitto*, Bellinzona: Dipartimento dell'educazione, della cultura e dello sport, 2007.

problème social, alors qu'une approche *de l'intérieur* peut être très utile⁴. C'est ce qu'à démontré l'historiographie anglo-saxonne, qui a fait une large utilisation de ces sources pour éclairer un phénomène qui n'est que difficilement analysé par les sources traditionnelles. Rita Benmayor et Andor Skotnes ont expliqué l'importance du témoignage oral, qui :

« [...] permet de comprendre comment les matrices en mouvement des forces du changement social impactent sur les individus et comment les individus, à leur tour, répondent, réagissent et produisent le changement dans l'espace social ».⁵

L'un des sujets les plus intéressants rencontrés au cours de la recherche sur l'aciérie de Bodio est celui de la perception de la différence et de la discrimination, des moyens utilisés pour en parler et des réactions mises au point par les immigrés pour répondre à des situations existentielles difficiles. Quelles indications ces narrations peuvent apporter aux chercheurs qui s'occupent de l'immigration italienne en Suisse?

Raconter la discrimination: femmes, costumes et coutumes

Avant tout quelques mots sur la Monteforno, pour en expliquer l'importance du point de vue économique non seulement pour le Tessin mais aussi pour la Suisse.

L'aciérie naquit en 1947 grâce à capital italien et arriva à assumer un rôle de premier plan dans le contexte européen, par son niveau élevé de productivité et un développement technologique considérable. En 1974, à la veille de la crise économique, la Monteforno employait 990 travailleurs et produisait 334'000 tonnes d'acier par an.

La majorité des travailleurs étaient composée par des immigrés italiens, avec une nette domination à la fin des années 1960 de la communauté des sardes, qui arriva à toucher les 300 unités. À accompagner la naissance de l'aciérie, à partir de 1947 et pendant toutes les années 1950 furent des travailleurs de l'Italie du Nord, en particulier du Piémont⁶, de

⁴ Paul Richard Thompson, *The voice of the past : oral history*, Oxford, New York: Oxford University Press, 1988, p. 7.

⁵ Rina Benmayor et Andor Skotnes, « Some reflections on migration and identity », in: Rina Benmayor et Andor Skotnes (dir.), *International yearbook of oral history and life stories, Volume 3 : Migration and identity*, Oxford, New York: Oxford University Press, 1994, p. 14 : « [...] allows understanding of how moving matrices of social change forces impacts and shape individuals, and how individuals, in turn respond, act and produce change in the larger social arena. » Benmayor Rita, Andor Skotnes, «Some reflections on migration and identity ».

⁶ Filippo Colombara, *Uomini di ferriera. Esperienze operaie alla Cobiaianchi di Omegna, Omegna: Comunità montana Cusio Mottarone*,

Brescia et de Bergame, les régions qui étaient traditionnellement liées au Tessin par des courants migratoires datant du 19^e siècle. L'année 1956 fut celle de l'afflux majeur d'immigré·e·s italien·ne·s vers les pays européens; deux tiers des 200'000 expatriés arrivèrent en Suisse : en 1960, les résidents de nationalité italienne au Tessin furent 32'130⁷. Mais, ce qui est encore plus important du point de vue de l'histoire de Monteforno, est qu'à partir de 1961 jusqu'en 1970 cessèrent les migrations traditionnelles de l'Italie du Nord vers l'étranger et donc aussi vers le Tessin. A arriver furent désormais des salarié·e·s du Meridione, que l'aciérie de Bodio alla chercher jusqu'en Sardaigne avec une politique de recrutement très active.

Cela nous porte à distinguer deux phases différentes dans l'afflux d'immigrés italiens chez Monteforno, qui se succèdent l'une à l'autre (avec une phase de chevauchement) en correspondance du «miracle économique» italien: le boom toucha principalement les régions du Nord, permettant à de nombreux travailleurs de trouver un emploi chez eux. Les premiers immigrés du Nord vinrent remplacés par des immigrants venant du Sud d'Italie, où les conditions de sous-développement restèrent les mêmes encore pendant beaucoup d'années.

Le premier témoignage⁸ est justement celui d'un de ces ouvriers, provenant d'Avellino, qui commença à travailler auprès de Monteforno en 1961. Les paroles de C.R. nous permettent de renverser notre perspective et de voir les Suisses (dans ce cas les tessinois) à travers les yeux de ces immigrés. Un point de vue assez désacralisant par rapport à l'idée que normalement l'on associe aux immigrés. C'est en effet C.R. à porter un jugement sévère sur les indigènes, et non pas le contraire :

C.R. : « *Je me souviens que nous allions à Malvaglia danser. Nous qui venions de l'Italie on s'habillait bien, cravate, costume, on arrivait et les filles dansaient avec nous, pas avec eux qui s'en allaient avec les sabots en bois, qu'est-ce que tu veux*

1999.

⁷ http://www.ti.ch/DFE/USTAT/DATI_CANTONE/01_popolazione/tabelle/T_010202_09C.html, statistique sur la population de nationalité étrangère résidente au Tessin, selon la nationalité, depuis 1910, Office Cantonal de Statistique – USTAT (dernière consultation: 16.5.2011).

⁸ Tous les témoignages sur la Monteforno ont été recueillis sur support vidéo et sont conservés à l'Archive d'état du Canton Tessin de Bellinzone en pièce jointe à la recherche Mattia Pelli Il caso Monteforno": una storia corale tra integrazione e conflitto, Lavoro di ricerca svolto nel quadro della borsa di ricerca (2005/2007) rilasciata dal Dipartimento dell'educazione, della cultura e dello sport del cantone Ticino, Bellinzona, 2008.

danser? »

M.P. : « *Et là c'était la bagarre... »*

C.R. : « *Et là ils ne nous supportaient pas, parce qu'eux ne pouvaient pas y arriver, c'était un mode de vie, c'est tout. Nous on allait le dimanche au restaurant, mais habillés de tout point. Eux avec les habits de travail. Et ça c'était le dimanche, c'était le jour de Noël et c'était pendant la semaine. Laissons ceux d'un certain âge, mais les jeunes comme nous, eux aussi étaient habitués comme ça... Moi j'ai été élevée par mes parents, par l'école, à aller à la messe dominicale bien habillé, même si on était à la campagne. »⁹*

La différence entre soi et les autres se perçoit avant tout par la différence dans l'habillement et dans l'attention aux moments de la vie publique, pour lesquels il faut se préparer, même si on est loin de chez soi et l'on vit dans une condition précaire. Une différence qui a ses conséquences : grâce à son témoignage, qui correspond à celui de beaucoup de ses collègues, C.R. nous parle de celle qui a été l'une des batailles principales qui a vu s'opposer ces jeunes immigrés en provenance du Sud aux tessinois : celle pour les femmes. Le champ de confrontation était souvent le « grotto » où l'on dansait et il arrivait que, après quelque verre de trop, l'on passe aux mains.

Jeunes, célibataires, loin de chez eux et seuls, les travailleurs italiens de Monteforno représentaient pour les jeunes indigènes une pénible concurrence dans le domaine sexuel. Les rapports d'amitié, voir sexuels des femmes tessinoises avec un immigré étaient dans la société du temps un tabou, à en croire aux paroles de L.M., originaire de Bergame, qui a épousé une femme indigène :

⁹ La traduction en français des témoignages est très difficile: la transcription de la langue parlée en italien écrit représente déjà une traduction qui comporte une perte d'informations. La traduction en français est un passage ultérieur, dans lequel il est difficile de maintenir la vivacité et les nuances de la langue parlée. **C.R.** « Io ricordo che noi andavamo a Malvaglia - in un secondo tempo, no i primi anni - andavamo a Malvaglia a ballare. Noi dall'Italia si vestiva cravatta, vestitino, sai, bene, ci si presentava là, le ragazze ballavano con noi, non con loro che andavano con gli zoccoli di legno, che cazzo vuoi ballare? » **M.P.:** «E lì le botte... » «E lì non ci potevano vedere perché loro non potevano arrivare, no perché erano più intelligenti [meno intelligenti] era un sistema di vita, quello è. Noi alla domenica andavamo al ristorante, ma vestiti. Loro la tuta - come la chiamano? [chiede alla moglie] - Salopette [risponde lei] - quello era la domenica, quella era il giorno di Natale e quella era in settimana. [Moglie] Poi era il modo di vestire loro... [Lui] Lasciamo stare quelli di una certa età, ma i giovani come noi che loro erano abituati così... Io sono stato cresciuto dai mie genitori, dalla scuola alla domenica andare a messa, vestirti, anche se si stava in campagna.»

L.M. : « Dans le passé les gens ne voulaient pas que les italiens qui arrivaient épousaient une fille tessinoise. Vous la connaissez, non [cette histoire]? C'est une histoire, une histoire longue... »

M.P. : « Ça vous est arrivé? »

L.M. : « Oui, ses oncles, ses oncles l'ont dit. Ils le disaient à sa mère. < Comment fais-tu à laisser épouser ta fille à un italien? > . »

M.P. : « Et sa mère était d'accord? »

L.M. : « Non [il rigole]. Elle était un peu... Il y avait une mentalité comme ça, malheureusement c'était comme ça. »¹⁰

Le sentiment anti-italien était donc très profondément ancré dans la mentalité tessinoise, et cela même si la zone de Bodio et Biasca avait une tradition d'immigration très longue¹¹ : un sentiment qui devint plus fort encore envers les immigrés qui provenaient du Sud de l'Italie, dont les tessinois disaient qu'ils étaient plus loin d'eux culturellement. Et le fait d'avoir une langue commune, l'italien, n'était d'aucune utilité, vu que soit pour les tessinois que pour les immigrés l'italien n'était que la seconde langue après le dialecte.

Xénophobie au travail

En général, les cas de racisme et de xénophobie vécus par les immigrés interviewés ne sont pas spontanément abordés pendant les entretiens. Devant une question directe, souvent la réaction est sur le type de celle de D.D. :

D.D. : « Mon principe: c'est l'étranger qui doit démontrer qui il est, comment il est, comment il agit et puis les gens t'ouvrent la porte. On me connaît de Chiasso à Airolo. »

M.P. : « Comment vous êtes vous fait connaître? »

D.D. : « Avant tout avec le travail. Parce que les amitiés tu les crées toi-même, tu

¹⁰ **L.M.:** «Eh, una volta era così, anche se un italiano si sposava una ragazza. Questa qui la sentita, no?» **M.P.:** «Che cosa?» **L.M.:** «Lei, l'ha sentita? Una volta gli italiani che arrivavano qui e che sposavano magari una ragazza ticinese, la gente non voleva, questa l'ha sentita, la sa, no? Questa qui è storia, è storia lunga... » **M.P.:** A lei è capitato così?» **L.M.:** «Sì, i suoi zii sì, l'hanno detto, i suoi zii. Glielo dicevano alla sua mamma. “Come fai a lasciar sposare la tua figlia a un italiano?”» **M.P.:** « E sua mamma invece era d'accordo... » **L.M.:** « No [ride]. Era un po'... C'era una mentalità così, purtroppo era così.»

¹¹ Luigi Lorenzetti, « La popolazione di Bodio tra industrializzazione e immigrazione (1850-1930) », in: M. Poncioni (dir.), Bodio. Dal villaggio rurale al comune industriale, 1997, p. 101-126.

dois montrer ta valeur, que tu n'est pas un fainéant. »¹²

C'est l'étranger qui doit démontrer de ne pas être arrivé en Suisse pour faire le fainéant : en ce sens le principe exposé par D.D. laisse percer la force du discours dominant, selon lequel les immigrés n'ont qu'à remercier ceux qui leur ont laissé goûter au bien-être. Un discours qui influence aussi la réflexion que ces hommes portent sur leur expérience : un immigré ne peut pas seulement travailler, il doit démontrer qu'il n'a volé ce travail à personne ; il est donc sous examen deux fois.

L'autre donnée qui émerge dans ce passage de l'entretien avec D.D. est l'énorme importance non seulement matérielle mais aussi symbolique accordée au travail par ces immigrés. Leur présence en Suisse a été longtemps justifiée par les autorités fédérales – préoccupées par la montée de la xénophobie – par une argumentation économique, qui légitimait l'arrivée des immigrés uniquement du point de vue des nécessités de l'économie suisse, un discours repris notamment par l'Union syndicale suisse¹³. Cela explique la valeur accordée par les travailleurs étrangers au travail, qui est leur seul instrument de légitimation dans la société suisse et explique aussi le drame existentiel qu'a signifié pour beaucoup d'eux la fermeture de la Monteforno en 1994.

Donc on ne parle pas volontiers des épisodes de racisme, justement parce que cela signifie reporter à la mémoire un moment difficile du parcours d'enracinement de chacun : se rappeler la xénophobie et les difficultés vécues dans le passé signifie se rappeler de ce qui mettait en discussion la légitimité de sa présence en Suisse et de la construction d'un projet de vie.

En outre, on ne doit jamais oublier que les ouvriers interviewés sont ceux qui sont « restés » en Suisse, qui ont donc – tant bien que mal – trouvé leur place dans leur nouveau Pays. Une tout autre mémoire de ces faits ont probablement les immigré·e·s qui ont du laisser le pays, par exemple à cause de la crise économique du milieu des années 1970.

Mais les épisodes liés à un préjudice généralisé, nonobstant cette attitude pudique,

¹² **D.D.:** «Mio principio: è lo straniero che deve dimostrare chi è, come sei, come agisci e poi la gente ti apre la porta. Mi conoscono da Chiasso a Airolo, faccio più fatica al mio paese a riconoscerne... »**M.P.:** « Con che cosa si è fatto conoscere? »**D.D.:** « Prima di tutto il lavoro. Perché le amicizie le crei tu, devi fare vedere che vali, che non sei un lazzarone. »

¹³ Sur le rapport entre syndicats et immigré·e·s au Tessin voir : Monica Bartolo, *Renitenti, sindacalisti o sovversivi? Gli immigrati italiani nel Canton Ticino (1945-1970)*, Fribourg: Université de Fribourg, Faculté des lettres, 2004.

émergent quand même pendant les entretiens et montrent que la xénophobie représentait un problème réel, qui pouvait mettre à risque le projet migratoire d'une famille entière. C'est ce qui est arrivé à C.R., qui avait fait arriver ses frères plus petits en Suisse :

C.R. : « *Et comme ça j'ai amené ma famille ici, mais mes frères et mes sœurs, quand je suis allé les prendre, ne pouvaient pas rester ici parce que mon père n'avait pas encore atteint le temps nécessaire pour avoir la famille ici. Mais s'ils te découvraient que tu avais quand même la famille ici, ils te renvoyaient... »*

M.P. : « *Et ils contrôlaient? »*

C.R. : « *Et comment! Moi je me suis arrangé un peu avec le Secrétaire municipal, de sorte que je les ai fait inscrire à l'école. Le secrétaire municipal faisait paraître que mon frère était temporaire et moi je payais quelque chose pour l'envoyer à l'école.*

Malheureusement un type qui habitait dans notre même maison connaissait toute ma situation, car il travaillait dans les bureaux Monteforno... Tu sais, en ces temps-là nous étions un peu mal vus par les Suisses, celui-là c'était un Suisse... Il a signalé à la police, la police est venue pour vérifier et mon frère, ma sœur et ma mère devaient s'en aller. C'était une tragédie. Alors à la fin qu'est-ce que j'ai fait : j'ai interpellé le prêtre de Bodio, Don Emilio, un type bien... Nous avons fait figurer que toute la famille était là [au Tessin] et donc que mes frères ne pouvaient pas rester en Italie. Nous avons fait une demande directement à la police grâce à ce Don Emilio, et ils nous ont accordé une autorisation spéciale ... Puis ils sont venus pour voir les conditions dans lesquelles nous vivions, parce que celui-là leur avait raconté un peu ce qu'il voulait. Ils nous voyaient mal ces gens-là, tu sais, ces patriciens... Dans les villages, c'était comme ça. »¹⁴

¹⁴ «E così ho portato qui la mia famiglia che poi i miei fratelli e le mie sorelle, quando sono andato a prenderli non potevano stare qua perché mio papà non aveva ancora raggiunto il momento di poter tenere qua la famiglia. Però allora sai era tutto... Però se pescavano che uno teneva la famiglia, ti mandavano via... [...] Neanche a farlo apposta uno che abitava in casa dove ero io, conosceva tutte la mia situazione perché lavorava in ufficio lì alla Monteforno... Sai, non ci potevano tanto vedere, perché noi allora eravamo un po' mal visti dagli svizzeri qua, questo era uno svizzero... Ha rapportato alla polizia, la polizia è venuta a controllare, tutte queste storie qua e mio fratello, mia sorella e mia mamma dovevano andarsene via. E' stata una tragedia un po'. Allora dopo io alla fine cosa ho fatto: mi sono messo in mezzo il prete di Bodio, che conoscevo, era bravissimo, Don Emilio... veramente abbiamo fatto figurare che noi tutta la famiglia eravamo qua, mio fratello, mia sorella e mia mamma, qui abbiamo fatto una lista di tutti perché poi allora era già cominciato a venire mio zio, arrivava qui tanti, abbiamo fatto una lista di tutti questi parenti e amici, che mio fratello non potevano stare in Italia,

La délation, en ce cas, était arrivée directement de l'intérieur de la Monteforno, par un employé, ce qui donne bien l'idée de comment la xénophobie pouvait être forte dans l'usine et de la division entre employés (tessinois) et ouvriers (italiens). Mais ce témoignage nous donne évidemment aussi l'idée d'une perméabilité des lois suisses sur l'immigration, très restrictives mais qui étaient souvent contournées à niveau local (en ce cas par le secrétaire municipal), ainsi que de la présence de réseaux de solidarité (en ce cas l'église) auxquels les immigrés pouvaient se remettre.

Linescio, le pays des merveilles

D.D. et C.R. font partie de cette nouvelle vague de travailleurs venu du Sud de l'Italie qui commencèrent à arriver en Suisse à partir de la fin des années 1950. Ce sont eux qui durent faire face à une marée xénophobe qui trouva en James Schwarzenbach son leader. À partir de la moitié des années 1960 le discours anti-immigrés se renforça, jusqu'à frôler la victoire en 1970 avec une initiative populaire qui, si acceptée par le peuple suisse, aurait signifié le départ forcé de 200'000 immigrés¹⁵. Les travailleurs ont perçu ce moment de l'histoire suisse comme une grande blessure¹⁶, qui encore aujourd'hui est difficile à cicatriser pour ceux qui sont restés :

G.C. : « En 1970 il y a eu le vote sur Schwarzenbach... Je me souviens que j'ai fait une promesse: < Je suis convaincu que le référendum ne passera pas, mais s'il devait passer à S. Vittore, village de 4-500 personnes où je vis, s'il passe, moi je m'en vais >. A S. Vittore il n'est pas passé. Moi je disais < avec ce référendum les gens disent s'ils te voient bien ou s'ils te voient mal. Si dans un si petit village plus de la moitié des gens te voit mal, pourquoi je devrais y rester? > »¹⁷

abbiamo fatto una domanda direttamente alla polizia, al comando di polizia di Lugano, sempre tramite questo Don Emilio, e così ci hanno concesso un permesso speciale... cioè, poi sono venuti a vedere anche le condizioni dove si abitava, perché poi questo qua gli aveva raccontato un po' a modo suo le cose, così, sai, per venire un po' incontro a noi, perché a noi ci guardavano male queste persone, sai quei patrizi patrizi... nei paesi qui allora era così.»

¹⁵ Voir Etienne Piguet, L'immigration en Suisse : soixante ans d'entrouverture, 2e éd. revue et mise à jour, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2004, p. 29.

¹⁶ Mattia Pelli, « La discriminazione nel racconto di un operaio alla Monteforno di Giornico », *Altreitalie*, (36-37) 2008, pp. 50-60.

¹⁷ G.C.: «Nel 1970 c'è stato il voto su Schwarzenbach... Mi ricordo che ho fatto una promessa: < sono convinto che il referendum non passerà, ma se dovesse passare a San Vittore, paese di 4-500 persone dove vivo, io me ne vado >. A San Vittore non è passato. Io dicevo < con questo referendum la gente dice se ti vede bene o se ti vedono male. Se in un piccolo paese più della metà della gente ti

Donc l'initiative – comme l'explique bien G.C. – est un Referendum sur les immigré·e·s; de son résultat pouvait découler la fin de l'expérience migratoire. Mais eux, les immigré·e·s, ne sont pas seulement des victimes passives de cette situation de discrimination : ils inventent des réponses qui sont intéressantes à étudier justement parce que l'organisation politique en Suisse leur est interdite. On peut distinguer de nombreux types de réaction active au choc Schwarzenbach. La première que l'on analysera – et que l'on pourrait définir de *réaction symbolique* – est celle de S.G., ouvrier sarde qui a travaillé à la Monteforno de 1964 à 1981.

L'anecdote, qui pourrait être intitulé « Linescio, le pays des merveilles », représente un morceau de la longue entrevue (d'une durée de plus de deux heures) que j'ai eue avec lui.

S.G. : « Nous étions ici [à la Monteforno] moi et un ouvrier de Bergame, et il y avait le résultat du vote sur Schwarzenbach. Nous commençons à regarder [dans le journal les résultats], village par village. Je vais voir les résultats de la vallée de Maggia et je lis: Linescio, sur 27 votants, 27 non, tous contre l'initiative, le 100%. Et je dis à mon ami: « Regarde ici, ce village! » Il dit: « Pourquoi? », « 27 votants, 27 non ». J'ai dit: « Nous allons là-bas, parler avec le maire, le secrétaire municipal, le prêtre et nous organisons un dîner ».

Même Monsieur F. [Vice- directeur Monteforno] nous appelle et nous dit: « Si vous organisez le dîner, nous vous aidons financièrement ».

Une semaine plus tard, le lundi, nous partons et arrivons à Linescio et nous rencontrons en particulier des femmes d'un certain âge, environ 50-60 ans. Mais toutes nous sourient et nous saluent. Le contraire de ce qui m'arrivait normalement : quand je saluais ici, ça m'est arrivé, je disais bonjour ou bonsoir et au lieu de répondre ils tournaient le visage de l'autre côté.

Celles-ci non. Alors je dis à mon ami: « Tu as remarqué quelque chose? Ici tout le monde nous salue et nous sourit ». Nous voyons un bar, nous entrons et il y avait une vieille avec deux autres un peu plus jeunes. Lorsque nous sommes entrés, « bonsoir », « bon soir ». [Il rigole] Oh, mince: « Ici c'est le pays des merveilles! »

vede male, perché dovrei restarci? » »

j'ai dit.

Nous avons commandé un verre et j'ai commencé à demander: « Qui c'est le maire? » « Il s'appelle Sartori ». « Il est à la mairie? » « Non, car il a une carrière et il travaille là-bas ».

Et cette vieille, à un certain moment me dit: « Vous venez de la Monteforno ». [Il rigole, il mime un visage surpris] « Comment faites vous à le savoir? » « Eh bien, les voix courent ». « Mais c'est pas possible ». « Est-ce que vous pouvez m'indiquer la route pour cette carrière, j'aurais besoin de parler avec le maire... » « Oui, oui - elle dit – ce n'est pas difficile, en attendant buvez tranquillement, après je vais vous le dire ».

Quand nous sommes arrivés, nous voyons un homme qui vient à notre rencontre et nous dit: « Vous venez de la Monteforno ». Je dis « Mais je l'ai écrit ici » [Il indique son front et rigole] Le maire explique: « Ca fait quelque jour que circule cette voix selon laquelle il y a des gens intéressés à venir à Linescio pour faire quelque chose à la suite du vote ».

Donc nous organisons ce dîner. Il y avait une salle assez grande et il y avait un séparé au milieu. De l'autre côté, il y avait un autre groupe qui fêtait un anniversaire, il y avait des femmes, il y avait un petit orchestre.

En effet, à un certain moment l'orchestre a commencé à jouer, on commence à se déplacer car il y avait plusieurs femmes, on commence à danser [Il rigole]. À un certain moment, on ne comprenait plus rien. Quelle fête! Elle à été définie « le dîner des 'non' ».

Jamais fait un dîner comme celui-là, mais pas tellement dans ce que nous avons mangé ou même bu, mais pour ce qui en est né en termes d'amitié, de connaissance, de discussions : Chacun semblait se préoccuper pour les autres. Il en est né une sorte de respect mutuel, d'amitié presque, qui reposait sur le meilleur conseil à donner à l'autre. Ça a été la plus importante expérience depuis que je suis ici. »¹⁸

¹⁸ «Ero qui [alla Monteforno] io e un bergamasco, ed era... c'era l'esito delle votazioni su Schwarzenbach, che era l'ultima.

Allora a noi interessava il Ticino perché cominciamo a guardare [sul giornale i risultati], paese per paese [...]. E vado a leggere valle Maggia [una valle del Ticino]. [...] Allora leggo Cevio, Caveragno, Linescio. Però, guardavo... Leggo questo paese: 27 votanti, 27 “no”, tutti contro l'iniziativa, il 100%, e dico con questo mio amico che adesso purtroppo non c'è più: “guarda qui, questo paese!” [Lui] dice: “Perché?”, “27 votanti 27 no”. Ho detto: “Andiamo lì, parliamo col sindaco, il segretario comunale, il prete e organizziamo una

Cette anecdote nous permet de saisir, à presque quarante ans de distance, la préoccupation engendrée par l'initiative Schwarzenbach, qui a jeté des ombres inquiétantes sur les relations entre les indigènes et les immigrants. Derrière le tessinois rencontré au bar ou au collègue de travail suisse pouvait se cacher un vote pour Schwarzenbach, donc un lourd rejet des immigrés et en même temps une négation de leur dignité d'êtres humains.

Cette rupture rendait nécessaire la recherche d'un nouvel équilibre pour balancer, au moins sur le plan symbolique, les influences négatives engendrées par l'initiative et

cena”, ho detto io.

[...] Lo stesso F. [vicedirettore della Monteforno] poi ci richiama e ci dice: “Se organizzate la cena, noi ci siamo anche come direzione.”

[...] E un bel giorno, un lunedì della settimana dopo, partiamo, e arriviamo a Linescio [...] lasciamo la macchina in qualche posto dove... E incrociamo in particolare donne di una certa età, 50-60 anni, 40, però tutte, puntualmente, ci sorridevano e salutavano. L'opposto di quello che dicevo prima. All'inizio qui quando io salutavo, perché m'è capitato, mi infastidiva però era così, dicevo “Buongiorno o buonasera” e anziché rispondere giravano la faccia dall'altra parte.

Queste no. E allora dico a questo mio amico: “Ma hai notato una cosa? Qui ci salutano tutti, ci sorridono”. “Boh, cioè, cosa ne so...” “Mah - dico - ci guardiamo in giro vediamo se c'è qualche bar, entriamo a bere qualcosa e poi... Cominciamo a chiedere, non...” E infatti vediamo un bar, no, entriamo e c'era una vecchia con altre due un po' più giovani. Appena entrati “Buonasera”, “buonasera”. [ride] Oh, insomma: “Qui è il paese delle meraviglie!”, dicevo io con questo. Vabbé. Intanto ci siamo ordinati da bere e comincio a chiedere: “Il sindaco... chi è?” “Mah - dice - si chiama Sartori”. Dico, “Ma in Comune non c'è?” “No no - dice - lui in Comune non c'è mai, perché ha una cava, lavora lì e...”

E questa vecchia poi a un certo punto mi dice: “Voi venite dalla Monteforno”. [Ride, mima la faccia stupita] “Come - dico - e come fa lei a saperlo?” “Eeeh, le voci girano.” “Ma porca miseria, ma non è possibile”. “E comunque - dico - può indirizzarmi più o meno dov'è questa cava, perché avrei bisogno di parlare...”. “Sì, sì - dice - non è... non è difficile - dice - intanto beva tranquillo che dopo glielo spiego io.”

Arriviamo lì, come siamo scesi dalla macchina vediamo un uomo che si stacca e ci viene incontro. Ci viene incontro, è arrivato lì e dice: “Voi venite dalla Monteforno.” Dico “Ma ce l'ho scritto qui?” [indica la fronte, ride] Dice: “Guardi che è già da qualche giorno che circola questa voce che c'erano delle persone interessate a venire a Linescio per fare qualcosa a seguito di quello che è stata la votazione”.

E organizziamo questa cena [...]. Allora poi c'era una sala abbastanza grande, come può essere quella là, e c'era un séparé in mezzo. Allora noi eravamo di qua e dall'altra parte c'era un altro gruppo dove c'era un compleanno, c'erano donne, c'era un'orchestrina, eccetera.

Di fatti a un certo punto comincia a suonare l'orchestra, ci si incomincia a muovere perché c'erano parecchie donne, si incomincia a ballare [ride]. A un certo punto non si capiva più niente, era tutto... Ma festa di quelle, di quelle... Non lo so! Ed è stata definita da parte di tutti la cena dei “no”.

Mai fatta una cena così, ma non tanto in quello che abbiamo potuto mangiare o anche bevuto, perché poi in quelle situazioni anche nel bere si eccede, ma per quello che ne è derivato come... amicizia, come conoscenza, come discussione, ma ognuno sembrava che si preoccupasse dell'altro: “Tu cosa fai?” Non lo so, magari diceva “Però vorrei cambiare”, “guarda che la possibilità c'è”, a dipendenza di quello che diceva. Ecco, ne era derivata una sorta di rispetto reciproco, di quasi amicizia proprio improntata al... al miglior consiglio da dare a quell'altro, no? Io lo davo a quello lì, quello lì lo dava a quell'altro e così via

[...] E' stata una delle esperienze più significative da che sono qui»

rétablir la confiance perdue et la possibilité d'une cohabitation. Voilà alors la découverte de Linescio, un petit village isolé dans le Tessin, où sur 27 votants, 27 ont voté contre l'initiative. Une petite île heureuse où les relations humaines n'avaient pas été salies par le doute, dans laquelle trouver enfin cette hospitalité et cette solidarité niées dans le reste du pays aux immigrés, considérés comme de simple facteurs de production dont se débarrasser dans les cycles de haute conjoncture.

Et l'hospitalité, une marchandise peu courante dans le reste du Tessin, est la caractéristique de ce village, qui est soulignée par un aspect singulier de la narration de Gallittu : tous les habitants de Linescio rencontrés saluent les « étrangers » avec un sourire qui étonne le travailleur sarde. Un thème, celui du salut nié, qui est présent aussi dans une autre partie de l'entrevue avec Gallittu, qui vivait cette situation assez habituelle comme une négation de sa propre qualité d'être humain.

Mais il y a un autre facteur qui contribue à donner à cette histoire une épaisseur peu commune : toutes les personnes auxquelles les deux protagonistes demandent des informations leur font comprendre qu'elles sont déjà au courant des intentions des travailleurs. D'une certaine manière, et mystérieusement, la nouvelle semble déjà être arrivée au village. Un élément qui peut s'expliquer de manière rationnelle, mais auquel Gallittu attribue une forte valeur symbolique : c'est comme si entre les résidents de Linescio et les travailleurs migrants de la Monteforno était née une espèce de syntonie humaine très spéciale, fondée sur la reconnaissance mutuelle. Et cela au-delà des règles strictes qui, dans le temps « normal », régissent les relations entre les indigènes et les immigrants.

Le dîner, enfin, vient organisé avec le soutien de la direction de la Monteforno, qui a également participé financièrement, et s'avère une grande réussite. Encore une fois ce qui est souligné dans la description de Gallittu, c'est la chute des barrières et la redécouverte d'une humanité commune à travers la fête et le partage. « *Chacun* » dit-il à la fin de l'anecdote « *semblait se préoccuper pour les autres. Il en est né une sorte de respect mutuel, d'amitié presque, qui reposait sur le meilleur conseil à donner à l'autre. Ça a été la plus importante expérience depuis que je suis ici* ».

Gallittu, avec son initiative, a réussi au moins en partie à contrecarrer la malédiction jetée sur les rapports humains par Schwarzenbach, ainsi que l'angoisse existentielle vécue dans

la période de la campagne référendaire. Ce travailleur, auquel sont niés les droits politiques en Suisse, a inventé sa manière de réagir pour ne pas être écrasé par les événements qui mettent en danger l'équilibre existentiel atteint.

Cette anecdote sur Linescio nous donne aussi par contraste un indice des relations sociales au quotidien entre les tessinois et les immigrés en ces années, qui semblent être orientées vers une froide tolérance des premiers envers les seconds. Cela paraît confirmer la conviction qu'au Tessin existaient, côte à côte, deux mondes séparés par une ligne invisible, chacun avec ses propres règles, qui se croisaient rarement et qui étaient souvent en conflit. Une condition de discrimination difficile à étudier parce que la situation plus ou moins stable économiquement obtenue par les immigrants d'aujourd'hui et l'équilibre trouvé avec la population locale viennent projetés dans le passé, comme pour cacher - inconsciemment - les plaies causées par la non acceptation.

L'interview a été recueillie dans un restaurant de Bodio, situé près de la Monteforno, qui a été pendant de nombreuses années un des lieux de socialisation des travailleurs de l'aciérie. C'est aussi dans ces espaces publics que les histoires comme celle de Gallittu, répétées encore et encore – devant les collègues de travail, mais aussi devant les épouses, les fils et les amis – se sont cristallisées et se sont chargées d'une importante valeur exemplaire et métaphorique.

Les anecdotes – des histoires en soi-même, avec leur propre registre narratif, qui diffèrent pour la plus grande formalisation du reste de la narration – sont souvent utilisées dans le récit de vie pour construire rétrospectivement son identité individuelle et placer sa propre histoire dans un contexte plus large, dans ce cas à la fois l'histoire de l'usine, du lieu de résidence, du Tessin.

Condition immigrée et luttes ouvrières : une hypothèse¹⁹

Pour G.C., un autre immigré sarde qui a travaillé jusqu'à la fermeture à la Monteforno et qui commence en vivant dans les baraques, la perception de la discrimination est liée dès le début à son engagement syndical, vécu comme l'instrument pour faire valoir sa qualité d'homme entre les hommes :

¹⁹ La relation entre xénophobie et luttes ouvrières a été étudiée grâce à un mandat de recherche obtenu auprès des Archives sociales suisses de Zurich.

G.C. : « *On me dit: < comment peut-tu rester dans un environnement de travail si mauvais, si arriéré du point de vue syndical? > D'une part il y a le salaire qui arrive avec ponctualité et de l'autre côté ce qui me fascine c'est de résoudre certains petits problèmes qui existaient, de ces travailleurs qui étaient dans des conditions inhumaines.*

Mais pas tant la vie dans la baraque, c'était un problème mais ce n'était pas le pire. [Le pire] C'était le fait de vivre en marge du reste de la société, d'être considérés comme < ceux de la baraque >. J'y ai vécu et ce n'est pas que je me sentais si différent, mal à l'aise; mon malaise naissait du fait d'être catalogué comme locataire des baraques. »²⁰

Dès son arrivée en 1969 G.C. devient protagoniste de luttes qui feront de lui un militant syndical respecté et intransigent, pendant de longues années président de la commission d'usine :

G.C. : « *Une autre histoire dont je me souviens: un matin, la dame ne nous ouvre pas la cantine, car il n'y avait pas de lait, donc il n'y avait pas le petit déjeuner, qui était prévu dans le contrat. Les garçons, toujours les mêmes 13 sardes, protestent et arrêtent le travail, en silence, une forme de grève. Devant le directeur qui dit < mais s'il n'y a pas de lait ce n'est pas la faute a la dame! > < Nous ne blâmons pas la dame, nous disons que l'on peut prendre le petit-déjeuner sans lait, il nous suffit un sandwich farci... >, < Mais si c'est seulement ça [à dit le directeur], alors portez un panier de sandwichs pour les ouvriers! >, et le problème a été résolu de cette façon. »²¹*

²⁰ G.C.: «Mi si dice: come puoi restare in un ambiente di lavoro così brutto, così indietro dal punto di vista sindacale? Da una parte c'è il salario che arriva con puntualità e dall'altra parte quello che mi affascina è di risolvere certi piccoli problemi che esistevano, di questi lavoratori che erano in condizioni inumane. Ma non tanto la vita in baracca, era un problema ma non il peggiore. [il peggio] Era il fatto di vivere ai margini dal resto della società, di essere considerati come "quelli della baracca". Ci ho vissuto e non è che mi sentissi così differente, a disagio; il mio malessere nasceva dal fatto di essere catalogato come abitante delle baracche.»

²¹ G.C.: «Un'altra storia che mi ricordo: un mattino, la signora non ci apre la mensa, perché non c'era il latte, dunque non c'era colazione, che era prevista nel contratto. I ragazzi, sempre i soliti 13 sardi, protestano e fermano il lavoro, in silenzio, una forma di sciopero. Davanti al direttore che dice "ma se non c'è latte non è colpa della signora!" "Noi non ce l'abbiamo con la signora, diciamo che possiamo anche prendere la colazione senza latte, ci basta un sandwich farcito..."», "Ma se è soltanto questo [ha detto il direttore], allora portate un cesto di sandwich per gli operai!", e il problema è stato risolto in questo modo.»

Dans cette première lutte Columbano voit déjà tous les éléments que l'on retrouvera dans les batailles plus importantes à la Monteforno : le rôle des sardes, la fermeté des jeunes ouvriers, leur spontanéité qui commence bientôt à remettre en discussion le comportement des syndicats à l'usine.

G.C. : « Mais là on voyait cette volonté de ces jeunes qui voulaient changer quelque chose, qui voyaient que la situation syndicale... même si les syndicalistes arrivaient [à l'usine], le travail qu'ils faisaient... On ne votait pas pour la Commission, il y avait ces représentants des travailleurs qui étaient peut-être nommés par le chef du personnel... Je me souviens que, avec quelques amis, nous avons voulu organiser les votations. Ce n'était pas facile en '70-'71. Je crois que la première votation par la Commission nous l'avons faite en 1972. »²²

En 1970 avec la première grève «sauvage», commença à la Monteforno une saison de combats très radicaux, qui portèrent sur l'avant de la scène une nouvelle génération de militants dans l'usine. Les protagonistes de cette vague de luttes furent en grande majorité des immigrants en provenance du Sud de l'Italie. Selon Von Allmen et Steinauer : « A partir de 1970, les mobilisations et les grèves font de l'aciérie Monteforno de Bodio une véritable université du syndicalisme en mouvement ».²³

Ces luttes doivent être insérées dans un contexte plus vaste que celui tessinois : depuis la fin des années 1960, l'Europe avait vu le développement d'une phase aiguë dans la combativité des travailleurs et des travailleuses. La Suisse ne fait pas exception : en 1970 la grève qui éclata dans cinq industries mécaniques genevoises²⁴ fit beaucoup discuter, car les salarié·e·s y décidèrent de prendre le chemin de la grève contre l'avis du syndicat majoritaire, la Fédération suisse des travailleurs de la métallurgie et de l'horlogerie

²² G.C.: «Ma qui si vedeva questa volontà di questi giovani che volevano cambiare qualche cosa, che vedevano che la situazione sindacale... anche se i sindacalisti arrivavano [in fabbrica], il lavoro che facevano... Non si votava per la Commissione, c'erano questi rappresentanti dei lavoratori che erano forse nominati dal capo del personale... Mi ricordo che, con qualche amico, abbiamo voluto organizzare le votazioni. Non era facile nel '70-'71. Credo che la prima votazione per la Commissione l'abbiamo fatta nel 1972.»

²³ Malik Von Allmen et al., L'apport de l'immigration au syndicalisme suisse depuis 1945 : rapport scientifique, Genève: Université ouvrière de Genève, 2000, p. 104.

²⁴ Arbeitsgruppe Für Geschichte Der Arbeiterbewegung (Zürich), Le Mouvement ouvrier suisse : documents : situation, organisation et luttes des travailleurs de 1800 à nos jours, Genève: Ed. Adversaires, 1975.

(FTMH), affilié à l'Union syndicale suisse (USS).

Au Tessin cette même année, avec la première « grève sauvage » à l'aciérie Monteforno de Bodio il y eut aussi le déclenchement de la protestation à la Savoy de Stabio²⁵ (production de chaussures), deux événements qui donnèrent naissance à de violentes controverses dans les journaux, non seulement cantonaux : à conduire ces batailles étaient – pour la plupart – des salarié·e·s migrants d'origine italienne.

Après la première poussée dans la métallurgie à Genève, la vague de protestation continua, aussi bien à la Monteforno que dans d'autres entreprises dans toute la Suisse²⁶. Parlant de cette phase de lutte dans les usines, Jean Steinauer a expliqué que : « *Avec le recul, elle apparaît comme le couronnement d'une vague touchant toute l'industrie des machines [...] »*²⁷. Les travailleurs se mobilisèrent pour améliorer leurs conditions de travail, mais aussi contre les premiers signes de la crise économique dont les effets dramatiques se révèlent en 1973 avec les premières restructurations²⁸.

L'une des données politiques majeures de cette saison de lutte fut que, dans la plupart des cas, les grèves et les occupations eurent lieu en conflit direct avec l'orientation de l'appareil de la FTMH, l'organisation majoritaire dans les grandes industries de la métallurgie suisse²⁹. En effet, le principe sacré du syndicalisme suisse de la *paix du travail* était remis en question : l'initiative poignante des salarié·e·s, en particulier immigré·e·s, souleva le débat sur la nécessité d'une plus grande radicalité dans les luttes syndicales à l'intérieur de FTMH³⁰.

²⁵ Sur la grève à la Savoy voir : Bartolo, op.cit., p. 138-143.

²⁶ Il suffira de rappeler ici le cas de la grève de Paillard à Yverdon en 1971 ; la grève à la SIP de Genève en 1975 ; celle à la Bulova-Watch de Neuchâtel en 1976. La même année commença la grève la plus importante des années 1970, celle à la Matisa, durée trois semaines, suivie par la grève à la Dubied de Neuchâtel, durée presque un mois. Voir Christian Koller, « Sciopero, partenariato sociale e partecipazione. Dal contrasto all'integrazione dei mezzi d'azione sindacali », in: Ogni passo che fai non è vano uno sguardo sul sindacato FLMO 1970-2000, Bellinzona: Fondazione Pellegrini-Canevascini, 2004, pp. 47-59; Jean Steinauer, « 1976: grève chez Dubied », in: Valérie Boillat (dir.), La valeur du travail : histoire et histoires des syndicats suisses, Lausanne: Ed. Antipodes, 2006, pp. 238-239.

²⁷ Steinauer, op. cit., p. 238-239.

²⁸ Koller, op. cit., p. 47 : « Dans l'industrie métallurgique dans l'arc de deux seules années, de 1974 à 1976, furent supprimés quelques 50'000 postes de travail. La conséquence fut l'augmentation des journées de grève, qui en 1976, avec un total de 19.586 heures, touchèrent la pointe maximale jamais touchée après 1963 ».

²⁹ Ibid., p. 47: «Le syndicat FLMO s'est trouvé à plusieurs reprises entre l'enclume et le marteau: incertain entre le respect du devoir de la paix syndicale et le soutien aux grèves qui ont éclaté spontanément».

³⁰ Steinauer, op. cit., p. 239 : « Ces grèves amènent beaucoup de militants FTMH à porter une réflexion critique sur l'attitude de la centrale dans les conflits. C'est l'origine du phénomène de contestation connu sous le nom de Manifeste 1977, qui met la fédération en état de crise, sur l'ensemble de la Suisse romande, jusqu'au printemps 1978 ».

Ce n'est pas par hasard que, au cours des années 1970, la Fédération suisse des syndicats chrétiens (CSC) attira de nombreux adhérents, jusqu'à réunir en 1974 près de 100'000 membres : « *Cette croissance s'explique en partie par une plus grande ouverture vis-à-vis de l'immigration italienne et espagnole [...]* »³¹, mais aussi par la plus grande disponibilité du syndicat d'inspiration chrétienne à soutenir des luttes radicales³².

A la Monteforno l'avant-garde de ces luttes ouvrières à l'usine était composée par de nombreux sardes, qui représentaient le groupe régional plus nombreux dans l'usine. Selon une version largement répandue et formalisée de narration, les travailleurs sardes furent embauchés par le directeur de l'aciérie (italien) qui en avait eu sous les armes. Raconte A.D., travailleur sarde à la Monteforno :

*A.D. : « Lorsque le directeur [de la Monteforno] a appris qu'il y avait deux sardes à la Monteforno... pendant la guerre, il commandait une brigade, il était lieutenant, et il avait sous ses ordres beaucoup de sardes. Et il dit au responsable du personnel : « Tu dois aller en Sardaigne, les sardes sont industriels, obéissants, ce sont des gens honnêtes », même si ce n'est pas toujours vrai [Il rigole]. »*³³

Obéissants, industriels : des lieux communs sur les sardes très largement répandus chez les ouvriers de l'aciérie interviewés, assumés par eux mêmes comme éléments de distinction. Mais les sardes, selon le même A.D., peuvent être aussi têtus et combatifs :

*A.D. : « S'il a raison [le sarde] se fait casser la tête mais il porte en avant son idée. »*³⁴

³¹ Bernard Degen, « Haute Conjoncture et guerre froide », in: Valérie Boillat (dir.), *La valeur du travail : histoire et histoires des syndicats suisses*, Lausanne: Ed. Antipodes, 2006, p. 224.

³² Comme à la Dubied, où ce fut la FCOM, l'Union chrétienne de l'Industrie du Commerce et des Services, à soutenir la grève, et où de nombreux ouvriers donnèrent leur démission de la FTMH, le syndicat rival. Voir : Jean Steinauer, « 1976: grève chez Dubied », op. cit., p. 238-239.

³³ A.D.: « Quando il direttore [della Monteforno] ingegner Morini ha saputo che c'erano due sardi alla Monteforno, durante la guerra lui comandava una brigata, era tenente, e sotto i suoi ordini aveva diversi sardi. E disse al Francini: "Carlo tu devi andare in Sardegna, i sardi sono operosi, obbedienti, è gente onesta", anche se non sempre è vero, intendiamoci [ride]. »

³⁴ A.D.: « Se ha ragione [il sardo], si fa spaccare la testa, ma porta avanti la sua idea. »

C'est sur la deuxième autodéfinition que tombe l'accent en 1970 avec la première grève « sauvage », ce qui nous impose d'analyser ce type de lieux communs comme des instruments de construction de l'identité qui ne sont jamais figés et qui peuvent changer selon les situations.

Le rôle des sardes dans les luttes est intéressant : il pourrait donner lieu à une analyse en termes « ethniques » des mobilisations : s'il est sûr que dans la résolution de ces travailleurs a pesé aussi la présence d'une communauté régionale solidaire, il est vrai qu'aux mobilisations ont participé tous les travailleurs de la Monteforno. C'est G.C. – lui aussi sarde – qui nous donne une des clés pour comprendre la naissance de cette phase de luttes dans l'usine :

G.C. : « *C'est arrivé par hasard, à ce moment-là les nouveaux arrivés ont été les sardes, nous étions une vingtaine, tous jeunes, libres, et peut-être plus prêt à nous battre, peut-être on comprend moins, mais on est prêt à combattre. Ensuite, lorsqu'on vieillit, on comprend plus, mais on est moins prêts à se battre parce qu'on a la famille, le logement à payer. Tu comprends le problème, tu vois la solution, mais la lutte tu ne la fais pas. À 18 ans, au contraire, c'est merveilleux. »*

M.P. : « *Donc c'était plus le fait d'être jeunes que d'être sardes [qui vous à poussé à la lutte]? »*

G.C. : « *Oui, je pense. Je ne crois pas que c'est à cause d'un esprit plus combatif, même si je dois dire qu'il existe une certaine combativité, les sardes sont un peuple assez combatif, qui lutte pour obtenir ce qu'il veut. Donc ça a été un peu la casualité de nous trouver une vingtaine de jeunes tous ensemble, de la même origine et avec les mêmes problèmes... »³⁵*

Les sardes étaient avant tout des jeunes migrants arrivés dans le Nord à la recherche d'un

³⁵ **G.C. :** « E' capitato così per coincidenza, che in quel periodo i nuovi arrivati, fossero sardi, una ventina eravamo, tutti giovani, liberi, e magari si è più pronti alla lotta, magari si capisce di meno, ma si è pronti a lottare. Poi magari quando si invecchia si capisce di più ma si è meno pronti a lottare perché c'hai la famiglia, gli impegni, la casa da pagare. Quindi il problema lo capisci, la soluzione la vedi, ma la lotta non la fai. E invece a 18 anni, che bellezza. » **M.P. :** « Dunque era più il fatto di essere giovani che di essere sardi? » **G.C. :** « Eheh, penso di sì, non credo che sia dovuto a uno spirito più combattivo, anche se devo dire che c'è una certa combattività, quello sardo è un popolo abbastanza combattivo, che lotta per ottenere quello che vuole. Quindi un po' il caso di trovarsi una ventina di giovani tutti insieme della stessa origine e con la stessa problematica... »

futur différent : une situation qui, avec les dues proportions, ressemble à celle des grands centres industriels italiens, confrontés à partir de 1969 à une grande vague de luttes des salarié·e·s. Comme l'explique l'historien Diego Giachetti :

« Ce fut cette couche de la classe ouvrière, composée de travailleurs communs, très souvent d'origine paysanne et méridionale, d'immigration relativement récente, essentiellement composée de jeunes, qui connota ce cycle de protestation marqué par un manque de discipline syndicale, par le refus du travail, des règles du conflit et de la négociation entre le syndicat et les patrons, par la rébellion et l'hostilité envers la hiérarchie de l'entreprise, par les nouvelles formes de lutte utilisées [...]. »³⁶

L'influence de l'expérience migratoire sur la lutte syndicale est une question encore débattue³⁷ dans le cadre de l'historiographie sur le mouvement des salarié·e·s en Suisse après la Seconde Guerre mondiale. Jean Steinauer et Malik Von Allmen, pour leur part, ont soutenu que la majorité des immigré·e·s syndiqué·e·s ont accepté de bon gré le principe de la *paix du travail* et qu'aucun d'eux ne connectait son statut d'immigré à la grève³⁸. Cette recherche fait justice du spectre de l'ouvrier immigré et communiste, meneur de troubles, cultivé par la bourgeoisie suisse et les partis xénophobes : le lien entre l'origine étrangère, l'appartenance idéologique et les mobilisations sociales n'a pas de fondement.

Mais s'il n'est effectivement pas possible à priori d'établir un lien automatique entre grève et salarié·e·s étranger·ère·s et une fois rejetée la thèse d'une orientation idéologique due à la provenance de pays considérés « à risque communiste », reste le fait que les immigré·e·s ont été les principaux protagonistes des luttes qui ont marqué les années 1970 en Suisse.

³⁶ Diego Giachetti, *Anni Sessanta comincia la danza. Giovani, capelloni, studenti et estremisti negli anni della contestazione*, Pise: BSF, 2002, p. 207.

³⁷ Voir Jean Steinauer et Malik Von Allmen, *Changer la baraque : les immigrés dans les syndicats suisses 1945 - 2000*, Lausanne: Editions d'en bas, 2000 ; Allmen et al., op.cit. ; Jean Steinauer, « Rivoluzione tranquilla nella Vallée de Joux », in: *Ogni passo che fai non è vano uno sguardo sul sindacato FLMO 1970-2000*, Bellinzona: Fondazione Pellegrini-Canevascini, 2004 ; René Riedo, *Das Problem der ausländischen Arbeitskräfte in der schweizerischen Gewerkschaftspolitik von 1945-1970*, Berne: P. Lang, 1976 ; Bartolo, op.cit. ; Delia Castelnuovo Frigessi, *La condition immigrée. Les ouvriers italiens en Suisse*, Lausanne: Editions d'en bas, 1978.

³⁸ Allmen et al., op.cit., p. 99.

Cela nous questionne et impose aux historiens une réflexion qui prend de l'envergure si elle est placée en perspective comparative avec les luttes ouvrières qui se développèrent en Italie dans la même période et qui vont sous le nom de *autunno caldo* (automne chaud). Dans une des premières recherches sur l'immigration méridionale à Turin, Goffredo Fofi développait une analyse qui allait en ce sens :

« [...] que l'on pense seulement à la participation massive, et pour la première fois dans l'histoire ouvrière française, des ouvriers au Mai, ou bien aux luttes des mineurs en Belgique, ou encore aux luttes chez Fiat et à des exemples plus réduits mais non pour cela moins significatifs comme le début des luttes des immigrés espagnols et italiens en Suisse [...]. »³⁹

Et c'est toujours Goffredo Fofi qui nous autorise à voir dans la *condition immigrée* (et non pas dans une quelconque appartenance idéologique) un élément de différenciation par rapport aux travailleurs autochtones et un facteur de mobilisation potentielle qui peut aider à décrire la nature des luttes ouvrières de l'*autunno caldo*.

« En ce contexte, le problème du logement, de l'isolement social, de la hausse des prix et les problèmes internes à l'usine se sont soudés en un seul motif de lutte, qui est évidemment semblable pour les ouvriers en général mais qui, par la plus grande pression à laquelle ils sont soumis, a été plus explosive dans le cas des immigrés. En définitive, nous pourrions dire que la composante < immigration > a été l'élément en plus qui a accéléré les temps et augmenté la violence de la confrontation à Turin [...]. »⁴⁰

La perception de « *l'isolement social* » est l'un des éléments typiques de la condition des

³⁹ Goffredo Fofi, *L'immigrazione meridionale a Torino*, Ed. ampliata, Milano: Feltrinelli, 1975, p. 315 : « [...] si pensi alla partecipazione massiccia, e per la prima volta nella storia operaia francese, degli operai immigrati al Maggio, oppure alle lotte dei minatori immigrati nel Belgio, oppure alle lotte della Fiat, e anche a esempi più ridotti ma non per questo meno significativi come l'inizio di lotte degli immigrati spagnoli e italiani in Svizzera [...]. »

⁴⁰ *Ibid.*, p. 309 : « In questo contesto il problema della casa, dell'isolamento sociale, del caro-vita, e i problemi interni alla fabbrica sono venuti a saldarsi in un unico motivo di lotta, che evidentemente è simile per gli operai in generale ma che, per la pressione maggiore a cui essi sono sottoposti, è stato più esplosivo nel caso degli immigrati. In definitiva, potremmo dire che il fattore "immigrazione" è stato il di-più che ha accelerato i tempi e aumentato la violenza dello scontro a Torino [...]. »

immigré·e·s, dans le Nord de l'Italie comme en Suisse et au Tessin, et la naissance des mobilisations peut être lue donc aussi comme une réaction à la discrimination. C'est une hypothèse qui mérite un approfondissement, mais qui semble être confirmée par des témoignages comme celui de Severino Maurutto, militant syndical protagoniste des luttes des métallurgistes genevois de 1971, qui explique à Jean Steinauer et à Malik Von Allmen que son militantisme est né par réaction à la xénophobie⁴¹.

En ce sens la contemporanéité entre la vague des luttes en Suisse et le sommet atteint par le sentiment anti-étranger (représenté par les initiatives populaires pour la limitation de l'immigration⁴²) nous donne un ultérieur argument de réflexion : s'il n'est évidemment pas possible d'établir une relation de cause à effet entre ces deux événements, le rapport entre montée de la xénophobie et la nécessité de réagir à la discrimination représente un élément central des mobilisations des années 1970.

Et ce n'est pas un cas si cette réaction se structure avant tout sur le lieu de travail, qui représente le principal l'horizon existentiel des travailleuses et travailleurs immigré·e·s.

Le lien entre immigration, grève, paix sociale et xénophobie émerge avec netteté dans un intéressant document daté 1970, repéré dans l'archive de la section tessinoise de l'FTMH, principal syndicat des métallurgistes, adhérent à l'Union syndicale suisse. C'est un rapport confidentiel envoyé par le responsable du personnel Monteforno au secrétaire du syndicat, dans lequel étaient décrites les difficultés rencontrées lors de la recherche d'un accord à la suite de la première « grève sauvage » éclatée à l'aciérie :

« Les représentants des Associations patronales [qui ont participé à la négociation] ont insisté pour un accord qui puisse éviter la grève, qui aurait compromis de manière irréparable le principe de la paix sociale, aurait fait mal à toute l'industrie tessinoise et nationale et aurait favori de manière peut-être décisive [sic] l'initiative contre l'Überfremdung avancée par Schwarzenbach. »⁴³

⁴¹ Steinauer et Allmen, *Changer la baraque : les immigrés dans les syndicats suisses 1945 - 2000*, p. 105.

⁴² Anna Bernardi, « L'immigrazione in Svizzera e le iniziative contro l'inforestieramento degli anni Settanta del secolo scorso », *Bollettino storico della Svizzera italiana*, 109, 2006, p. 37-62.

⁴³ « I rappresentanti delle Associazioni padronali hanno insistito per un accordo che evitasse lo sciopero, che avrebbe compromesso in modo irreparabile il principio della pace sociale, avrebbe danneggiato tutta l'industria ticinese e nazionale e avrebbe favorito in modo forse decisivo [sic] l'iniziativa contro l'inforestieramento promossa da Schwarzenbach. » Le rapport est attaché en pièce jointe à la lettre envoyée par Carlo Francini à Ettore Bionda, secrétaire FTMH du Tessin, en date 26 mai 1970, conservée dans le classeur «Monteforno Bodio, Corrisp., 1959 agosto 1971», auprès de l'entrepôt de la Fondazione Pellegrini Canevascini à Bellinzone. Les

Voilà donc tout un espace de recherche qui s'ouvre : l'hypothèse d'une relation entre la condition migrante et l'émergence d'un nouvel activisme ouvrier semble être confirmée par l'étude des formes de participation des immigré·e·s dans le second après-guerre faite par Patrick Ireland, qui en parlant du développement des mobilisations des années 1970 en Suisse explique comment les revendications avancées allaient bien au-delà de l'usine, touchant la condition d'immigrants des salarié·e·s :

« Il y eut des douzaines de grèves seulement en 1971, même plus en 1972. Souvent elles étaient centrées sur des requêtes économiques, comme des augmentations salariales, l'opposition aux licenciements et la sécurité sur le poste de travail ; mais souvent entraînent en jeu des objectifs plus larges : les conditions du logement, l'opposition à la paix du travail et au statut de saisonnier, la dignité humaine. »⁴⁴

Pour ce chercheur, les «grèves sauvages» et les manifestations qui interrompirent la tranquille quotidienneté des relations syndicales en Suisse au cours de cette période représentèrent « *le mode de participation choisi par les immigrés* »⁴⁵.

Une participation qui se développa très souvent au-dehors du syndicat⁴⁶, qui aurait pu être au contraire le lieu principal d'expression des salarié·e·s immigré·e·s : encore une fois déterminante fut dans ce sens la position des organisations syndicales par rapport à la question immigrée. Selon Steinauer et Von Allmen, la période la plus dramatique dans les relations entre suisses et immigré·e·s au sein des syndicats coïncida justement avec la campagne et la votation sur l'initiative populaire de James Schwarzenbach, au printemps

archives de cette fondation, qui s'occupe de l'histoire du mouvement ouvrier et socialiste au Tessin, conservent une documentation très intéressante sur l'histoire syndicale du canton.

⁴⁴ Patrick R. Ireland, *The policy challenge of ethnic diversity : immigrant politics in France and Switzerland*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1994, p. 159 : « There were a dozen strikes in 1971 alone, even more in 1972. Often they centered on economic demands, such as salary increase, opposition to layoffs, and job security; but wider issues usually came into play as well: housing conditions, opposition to the labour peace and the seasonal worker statute, and human dignity. »

⁴⁵ *Ibid.*, p.163 : « The immigrants' participatory form of choice ».

⁴⁶ Monica Bartolo soutient dans son travail de comparaison entre la lutte à la Savoy de Stabio et à la Monteforno: « Ce qui nous intéresse est de mettre en évidence le lien immigré non organisé-extrême gauche-grève, ce qui démontre une fois de plus que les immigrés réfractaires à l'organisation dissociaient la lutte ouvrière des syndicats suisses. » Bartolo, *op.cit.*, p. 138.

1970⁴⁷.

Conclusion

Utilisés principalement comme instruments de *mémoire*, ce qui fait qu'ils soient souvent relégués dans l'étroite clôture d'un sous-genre littéraire, les témoignages oraux peuvent avoir au contraire une très grande valeur en tant que sources historiographiques. En particulier dans le cas des migrations – à condition qu'elles soient recueillies de manière avisée, avec une forte attention méthodologique – les sources orales ont une grande importance, car elles permettent de regarder ce phénomène complexe *de l'intérieur*. Cela a porté, par exemple, à revoir les thèses relatives aux facteurs qui amènent à l'émigration, en relativisant les explications trop centrées sur les données économiques et en valorisant les choix subjectifs. Mais a amené aussi à une plus grande attention aux thèmes tel que les réseaux sociaux qui soutiennent les immigrés pendant leur voyage et leur aventure à l'étranger.

Dans le cas de Monteforno, les témoignages des travailleurs nous offrent d'intéressantes perspectives d'études. Les sources orales ont permis avant tout de renverser le point de vue porté sur l'immigration italienne, de regarder les Suisses à travers les yeux des étrangers, d'étudier leur vision de la différence et les mécanismes de la discrimination vu par eux-mêmes. La piste de la relation entre les sexes comme terrain de confrontation dans un contexte migratoire s'est ouverte – inattendue – pendant les interviews, mais ce qui émerge surtout est que les immigré·e·s, souvent décrits uniquement comme des *victimes* (de la discrimination, de la pauvreté qui les a contraint à partir, etc.), n'ont pas accepté avec passivité ce statut, qui leur a été souvent attribué même par une historiographie qui se veut solidaire à leur cause.

Les immigrés italiens de Monteforno ont élaboré différentes manières de réagir à la discrimination, en cherchant de produire avec les instruments à leur disposition un changement du contexte social dans lequel ils ont choisi de vivre. Les luttes des années 1970 dans l'aciérie comme dans toute la Suisse peuvent être lues dans la perspective d'une réaction à la dureté de la *condition immigrée*, dont l'expérience de la discrimination et de l'isolement social représentent une part importante. Ce n'est peut-être pas un cas si beaucoup de ceux qui sont restés au Tessin nonobstant la crise économique commencée

⁴⁷ Steinauer et Allmen, *Changer la baraque : les immigrés dans les syndicats suisses 1945 - 2000*, p. 224.

en 1973 sont souvent ceux qui ont été les plus impliqués dans les luttes à l'usine. Comme l'écrit Nicola Pizzolato dans son travail comparatif entre les vagues de protestation sociale à Turin et à Detroit en ces années,

*« L'expérience de la discrimination raciale ou de l'isolement social peut devenir un des nombreux motifs pour avancer des requêtes collectives pour une plus grande considération d'un groupe ».*⁴⁸

Cela signifie aborder la question de l'interaction entre société suisse et immigré·e·s : les luttes des années 1970 non pas eu seulement un grand impact dans l'histoire du mouvement ouvrier et des syndicats suisses mais peuvent être interprétées selon la catégorie de la *lutte pour la reconnaissance* élaborée par le philosophe Axel Honneth⁴⁹, comme réaction à des conditions de vie aliénées et comme forme d'interaction – même si conflictuelle – avec la société autochtone. Dans le but d'imposer la présence des immigré·e·s et de construire par cette voie leur futur dans le pays d'accueil.

⁴⁸ Nicola Pizzolato, « Workers and Revolutionaries at the Twilight of Fordism: The Breakdown of Industrial Relations in the Automobile Plants of Detroit and Turin, 1967-1973 », *Labor history*, 45, 2004, p. 429 : « The experience of racial discrimination or social isolation can lead to some of the many motives to press forward collective demands for expanded recognition of a group. »

⁴⁹ Axel Honneth, *The struggle for recognition : the moral grammar of social conflicts*, Cambridge: Polity Press, 1996.

Bibliographie

Sources

Archivio di Stato del Cantone Ticino:

Les 28 interviews réalisées auprès d'ex travailleurs et dirigeants de la Monteforno sont conservées comme pièce jointe de la recherche: Pelli, Mattia, *Il caso Monteforno: una storia corale tra integrazione e conflitto*, Bellinzona: Dipartimento dell'educazione, della cultura e dello sport, 2007.

Monteforno Bodio, Corrisp., 1959 agosto 1971 : Rapport confidentiel du responsable du personnel de la Monteforno Carlo Frascini a Ettore Bionda, secrétaire FTMH du Tessin, en date 26 mai 1970, conservée auprès de l'entrepôt de la Fondazione Pellegrini Canevascini à Bellinzona.

Littérature secondaire

- Allmen, Malik Von, *et al.*, *L'apport de l'immigration au syndicalisme suisse depuis 1945 : rapport scientifique*, Genève: Université ouvrière de Genève, 2000
- Arbeitsgruppe Für Geschichte Der Arbeiterbewegung (Zürich), *Le Mouvement ouvrier suisse : documents : situation, organisation et lutttes des travailleurs de 1800 à nos jours*, Genève: Ed. Adversaires, 1975
- Bartolo, Monica, *Renitenti, sindacalisti o sovversivi? Gli immigrati italiani nel Canton Ticino (1945-1970)*, Fribourg: Université de Fribourg, Faculté des lettres, 2004
- Benmayor, Rina et Andor Skotnes, « Some reflections on migration and identity », in: Rina Benmayor et Andor Skotnes (dir.), *International yearbook of oral history and life stories, Volume 3 : Migration and identity*, Oxford, New York: Oxford University Press, 1994
- Bernardi, Anna, « L'immigrazione in Svizzera e le iniziative contro l'inforestieramento degli anni Settanta del secolo scorso », *Bollettino storico della Svizzera italiana*, 109, 2006
- Castelnuovo Frigessi, Delia, *La condition immigrée. Les ouvriers italiens en Suisse*, Lausanne: Editions d'en bas, 1978
- Colombara, Filippo, *Uomini di ferriera. Esperienze operaie alla Cobiachi di Omegna*, Omegna: Comunità montana Cusio Mottarone, 1999
- Degen, Bernard, « Haute Conjoncture et guerre froide », in: Valérie Boillat (dir.), *La valeur du travail : histoire et histoires des syndicats suisses*, Lausanne: Ed. Antipodes, 2006
- Fofi, Goffredo, *L'immigrazione meridionale a Torino*, Ed. ampliata, Milano: Feltrinelli, 1975
- Giachetti, Diego, *Anni Sessanta comincia la danza. Giovani, capelloni, strudenti et estremisti negli anni della contestazione*, Pise: BSF, 2002
- Honneth, Axel, *The struggle for recognition : the moral grammar of social conflicts*, Cambridge: Polity Press, 1996

- Ireland, Patrick R., *The policy challenge of ethnic diversity : immigrant politics in France and Switzerland*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1994
- Koller, Christian, « Sciopero, partenariato sociale e partecipazione. Dal contrasto all'integrazione dei mezzi d'azione sindacali », in: *Ogni passo che fai non è vano uno sguardo sul sindacato FLMO 1970-2000*, Bellinzona: Fondazione Pellegrini-Canevascini, 2004, pp. 47-59
- Lorenzetti, Luigi, « La popolazione di Bodio tra industrializzazione e immigrazione (1850-1930) », in: M. Poncioni (dir.), *Bodio. Dal villaggio rurale al comune industriale*, 1997, pp. 101-126
- Pelli, Mattia, *Il caso Monteforno: una storia corale tra integrazione e conflitto*, Bellinzona: Dipartimento dell'educazione, della cultura e dello sport, 2007
- , « La discriminazione nel racconto di un operaio alla Monteforno di Giornico », *Altreitalia*, (36-37) 2008
- Piguet, Etienne, *L'immigration en Suisse : soixante ans d'entrouverture*, 2e éd. revue et mise à jour, Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2004
- Pizzolato, Nicola, « Workers and Revolutionaries at the Twilight of Fordism: The Breakdown of Industrial Relations in the Automobile Plants of Detroit and Turin, 1967-1973 », *Labor history*, 45, 2004
- Portelli, Alessandro, *Biografia di una città*, Turin: Einaudi, 1985
- Riedo, René, *Das Problem der ausländischen Arbeitskräfte in der schweizerischen Gewerkschaftspolitik von 1945-1970*, Berne: P. Lang, 1976
- Steinauer, Jean, « 1976: grève chez Dubied », in: Valérie Boillat (dir.), *La valeur du travail : histoire et histoires des syndicats suisses*, Lausanne: Ed. Antipodes, 2006, pp. 238-239
- , « Rivoluzione tranquilla nella Vallée de Joux », in: *Ogni passo che fai non è vano uno sguardo sul sindacato FLMO 1970-2000*, Bellinzona: Fondazione Pellegrini-Canevascini, 2004, pp. 47-59
- Steinauer, Jean et Malik Von Allmen, *Changer la baraque : les immigrés dans les syndicats suisses 1945 - 2000*, Lausanne: Editions d'en bas, 2000
- Thompson, Paul Richard, *The voice of the past : oral history*, Oxford, New York: Oxford University Press, 1988